

LA COLLE – Texte d’annale

Notre-Dame de Paris ressemble à une vieille grand-mère que ses enfants et petits-enfants adorent, mais négligent ; ils sont partis vivre au loin, ont oublié les vicissitudes de sa longue histoire et abandonné ses valeurs. Mais quand elle a une crise cardiaque, au moment où ils manquent de la perdre, ils se rendent compte à quel point elle leur tient à cœur. Se précipitant à son chevet, ils se regardent et se rendent compte : « Mais... mais... on est une famille extraordinaire ! ».

Bien que non croyante et même assez hostile à l’égard des institutions religieuses, j’entre régulièrement dans des églises, mosquées et temples du monde entier. Je les valorise en tant que lieux « à part », destinés au sacré, au silence, à la célébration, à la méditation, à la prière et à la musique... Tous, nous sommes des créatures de symbole et de récit. Tous, nous nous racontons des histoires au sujet des villes que nous habitons. Leurs monuments, que nous connaissions bien ou mal leur passé réel, se marient à nos souvenirs et s’intègrent à notre identité.

Rebâtir l’impalpable. Mais tout de suite après le drame, les surprises ont commencé. On pensait être fauchés ? Mais non on est riches, puisqu’on peut réunir 850 millions d’euros en trois jours pour la reconstruction. On pensait être laïques ? Mais non, on est catholiques, puisqu’il n’est soudain plus interdit de prier dans les rues de Paris. On pensait être rationnels, cartésiens, logiques ? Mais non, on est superstitieux, fétichistes, puisqu’on est soulagés de ne pas avoir perdu deux reliques qui valent une fortune. Tel un retour du refoulé, tous les grands mythes de la France se sont précipités au chevet de la vieille dame, sans souci de cohérence. Patrimoine, Miracle, Héroïsme, Tourisme, Destin, Générosité, Moyen Âge, Monarchie...

Qu’est-ce qui est réellement précieux ? Que chérissons-nous ? Quelles sont nos valeurs ?

Le christianisme ? Mais Jésus (sans qui, en principe, il n’y aurait ni Église catholique ni Notre-Dame de Paris) s’est toujours identifié aux pauvres, aux affamés, aux malades, aux opprimés, aux piétinés, aux persécutés. pas aux bâtiments. Pas aux couronnes d’épines. Il serait horripilé de savoir que l’on a fait d’un élément de son martyre un objet doré, et qu’on le préserve depuis deux mille ans. De même saint Jean pour sa tunique.

Nos grands auteurs ? Mais Victor Hugo défendait lui aussi les misérables. Dans Notre-Dame de Paris, La Esmeralda est une gitane du Moyen-Orient accusée de meurtre ; Quasimodo, le bossu, l’arrache au tribunal et l’amène dans la cathédrale... « Asile ! Asile ! Asile ! », rugit-il, et la foule en délire l’applaudit. Paris ? Mais quel Paris ? Celui dont les monuments épatent les touristes ? Que représente Notre-Dame pour les millions de Franciliens qui habitent au-delà du boulevard périphérique ? Sur l’île de la Cité, le soir du 15 avril, on ne voyait pas beaucoup de visages non blancs... On n’en voit pas beaucoup les autres jours non plus... si ce n’est, piétinant devant la Préfecture de police, à 100 mètres de

la cathédrale, les étrangers (dont j’ai longtemps fait partie) espérant se voir octroyer un permis de séjour.

Aujourd’hui, le centre de Paris est propre comme un sou neuf et la Cour des Miracles a été repoussée loin des yeux des touristes. J’habite près du boulevard périphérique. Depuis des années, une femme sans abri dort sur le pas de ma porte ; chaque jour, entre mon bureau et ma maison, je croise une dizaine d’hommes sans-abri, sans emploi, sans nourriture et sans espoir. Ce n’est pas seulement un bâtiment qu’il s’agirait de reconstruire. C’est aussi ce que ce bâtiment était censé représenter : solidarité, amour, souci d’autrui, refuge... « Asile ! »

Dans sa préface au roman, Hugo raconte que, en « furetant » dans la cathédrale, il est tombé en arrêt devant un mot grec gravé dans un coin : « *ananké* », « la fatalité ». « L’homme qui a écrit ce mot sur ce mur s’est effacé, il y a plusieurs siècles, du milieu des générations, le mot s’est à son tour effacé du mur de l’église, l’église elle-même s’effacera bientôt peut-être de la terre. » Oui : le romancier avait prévu que Notre-Dame de Paris s’effacerait un jour, de même que son roman. La tragédie, c’est que sa pensée, aussi, comme celle de Jésus, comme celle de tant d’autres hommes et femmes porteurs de sagesse et de générosité, est trop souvent effacée, dénaturée, dispersée. Si l’on saisissait cette occasion de rebâtir, aussi... l’impalpable ?

Nancy Huston

N.B : Le texte et les pistes de commentaire qui suivent sont extraites du rapport de jury du concours Mines-Ponts en 2019, épreuves orales, p. 89 et suivantes.

Source : <https://www.concoursminesponts.fr/resources/Rapport-Final-ORAL-2019-05-12-2019.pdf>

Vous y trouverez également le même type de remarques autour de deux autres textes d’annales : un sur les **plantes** et un texte sur la **mode**.

Pistes pour l'analyse

Le texte proposé à l'analyse, écrit peu après l'incendie de Notre-Dame de Paris, évoque le rapport des Français à **ce monument** ; mais l'auteur **joue** avec les **échelles**, évoquant son rapport personnel à ce **lieu**, et la question de **l'identité** en général.

■ Dans la présentation, il aurait fallu insister sur le **contexte** (le texte a sans doute été écrit peu après l'incendie de Notre-Dame de Paris, le 15 avril 2019 : le texte semble avoir été écrit, non immédiatement après et sous le coup de l'émotion, mais quelque temps après, lorsque les promesses de don ont commencé à affluer ; l'auteur y commente également quelques réactions de Français à cet événement ; enfin, elle donne son avis sur la reconstruction de Notre-Dame, érigée en priorité nationale par le Président E. Macron) ; sur l'auteur (même en ne sachant rien d'elle, on apprend, dans le cours du texte, qu'elle a été naturalisée française ; Nancy Huston aime Notre-Dame, Paris et Hugo, mais elle est également capable d'une prise de distance, de recul ; significativement, dans ce texte, elle écrit « je » et « on », mais pas « nous ») ; sur le ton (volontiers provocateur : elle cherche à bousculer les certitudes de ses lecteurs).

■ Le **plan** du texte devait, lui aussi, être donné. Le texte se composait de trois parties de longueurs inégales. Dans la première (des lignes 1 à 10, jusqu'à « musique »), l'auteur interroge le rapport des Français à Notre-Dame de Paris, avant de questionner son rapport à

elle à ce même monument. Dans la deuxième (l. 10 à 23), la notion d'identité est interrogée, mise en rapport avec celles de l'espace et du récit, puis questionnée : qui sommes-nous réellement ? Enfin, la troisième partie (l.24 à 55) s'interroge sur les valeurs auxquelles les Français sont attachés : le christianisme, les grands auteurs et Paris.

► Dans la première partie, Nancy Huston, de manière assez provocatrice (mais aussi assez tendre) compare Notre-Dame de Paris à une vieille grand-mère, et les Parisiens à des petits-enfants négligents. Elle utilise le langage parlé, le style direct, pour rendre sensible la surprise de ces petits-enfants oublieux (mais assez sympathiques, tout de même) : « mais, mais... on est une famille extraordinaire ! ». L'auteur semble ensuite changer de ton et même de propos. Elle parle d'elle, à la première personne, évoque ses goûts et ses croyances, et affirme son hostilité aux institutions religieuses ; pourtant, elle affirme fréquenter les lieux de culte, non pour y prier, parce que ce sont des lieux différents. Elle quitte provisoirement Notre-Dame, et cite, au pluriel « des églises » et élargit son propos aux autres religions (les mosquées sont musulmanes, les temples peuvent être protestants, hindous, bouddhistes, païens... le mot est assez général et désigne tout simplement un sanctuaire où l'on célèbre un culte).

► Dans la deuxième partie, Nancy Huston délaisse totalement Notre-Dame de Paris ; de plus elle passe du « je » au « nous ». Ce « nous » désigne ici l'espèce humaine. Elle cherche donc à sortir d'un contexte spécifiquement français, et à ouvrir la question de l'identité. Or pour elle, l'identité est déterminée par le « symbole » et le « récit ». Ce lien

entre identité et symbole est universel, il ne souffre aucune exception, comme le montre le pronom « tous » répété deux fois l. 10. L'identité n'est pas déterminée que par le symbole et le récit ; elle se tisse dans l'espace, les lieux, en particulier les monuments : ces derniers ne se contentent pas de ponctuer l'espace, ils occupent une place dans notre imaginaire, nous avons besoin de les mettre en mots, en récits. Ces récits n'ont que peu de rapport avec le savoir et la réalité. À partir de la l. 14, Nancy Huston revient au contexte parisien et français, par une phrase très courte, au verbe à l'infinitif, « rebâtir l'impalpable », qui sonne comme une injonction paradoxale. Puis elle questionne l'identité française, sans employer le nom Français ou l'adjectif, mais en utilisant le « on ». Elle révèle alors que notre identité, que nous croyions connaître, est aux antipodes de ce que nous nous imaginions. Elle remet ainsi en cause trois croyances : les Français se croyaient « fauchés » (on relèvera le niveau de langue familier, oral), « laïques » et « rationnels, cartésiens, logiques » ; leurs réactions face à l'incendie prouvent qu'ils sont au contraire « riches », « catholiques » et « superstitieux et fétichistes ». Elle emploie une expression tirée du vocabulaire de la psychanalyse freudienne, « retour du refoulé », pour expliquer cette attitude : le choc émotionnel subi a révélé la véritable nature des Français, a pulvérisé leur déni. Elle livre ensuite, pêle-mêle, une liste de notions, qu'elle qualifie de « mythes » et qu'elle orthographe avec une majuscule : « Patrimoine », « Miracle », etc. La liste manque effectivement de cohérence ; elle n'est pas close, puisqu'elle s'achève sur des points de suspension.

► Dans la troisième partie, Nancy Huston s'en prend à trois « fétiches » français. Elle pose une série de trois questions : « Qu'est-ce qui est réellement précieux ? que chérissons-nous ? Quelles sont nos valeurs ? » (l. 23). Le reste du texte cherche à répondre à ces questions. En fait, Nancy Huston ne parvient pas à y répondre (sans doute parce que c'est impossible) ; mais elle élimine les fausses réponses. Dans le paragraphe 5, elle interroge notre rapport au christianisme, et soulève un paradoxe, ou une incohérence : nous nous percevons comme chrétiens, mais (on relèvera la conjonction de coordination qui suggère une opposition, une incohérence) Jésus était attaché aux personnes, et non aux monuments, aux déshérités, et non aux reliques hors de prix. Les paragraphes 6 et 7 sont construits sur le même modèle : après une phrase nominale interrogative (« le christianisme ? » l. 25 ; « Nos grands auteurs ? » l. 30 ; « Paris ? » l. 33), elle oppose une objection : « Nos grands auteurs ? Mais... ». Dans le paragraphe 6, Nancy Huston signale que nous révèrons Hugo, mais sommes infidèles à son message, puisque l'héroïne de son roman est « une gitane du Moyen-Orient » et son héros Quasimodo réclame « asile » pour elle. Le texte fonctionne ici par sous-entendu, et est efficace par ce qu'il ne dit pas, beaucoup plus que par ce qu'il dit : ici, Nancy Huston veut faire comprendre à ses lecteurs qu'ils ne traitent pas les Roms, les réfugiés du Moyen-Orient et les demandeurs d'asile avec l'humanité qu'Hugo aurait, lui, manifestée. Dans le paragraphe 7, elle oppose de même le Paris des touristes au Paris des Franciliens habitant de l'autre côté du « périphérique » (l. 35). Elle oppose ainsi le rêve et le faux, à la réalité. Elle veut faire comprendre aux Parisiens que le Paris auquel ils sont attachés est un décor pour touristes, et que les habitants des banlieues et les demandeurs d'asile ne sont pas concernés par ce Paris-là. Elle en profite pour faire une confiance sur

son propre statut d'étrangère puis de Française : cette confiance éclaire le reste du texte.

La suite du texte est une réflexion sur le vrai Paris, la vraie pensée de Victor Hugo et de Jésus. Nancy Huston décrit les nouveaux « misérables » chassés hors de Paris. Pour les décrire, elle emploie une anaphore : « sans abri, sans emploi, sans nourriture et sans espoir » afin de susciter notre empathie. Elle incite le lecteur à revenir au message de Victor Hugo et de Jésus, à être moins fidèle au bâtiment de Notre-Dame qu'à sa fonction, sa signification. Elle se livre à une énumération : « solidarité, amour, souci d'autrui, refuge » (1.46) qui s'oppose à l'énumération grandiloquente des mythes « Patrimoine, Miracle, Héroïsme... » (1.21). Le paragraphe se clôt sur l'exclamation « Asile », mais cette fois ce n'est plus Quasimodo, mais l'auteur qui le prononce : elle fait évidemment référence au droit d'asile qui d'après elle n'est pas respecté par la France. Elle choisit de finir sur une question, et sur une note d'espoir. La phrase affirmative « Rebâtir l'impalpable » de la ligne 14 est remplacée par une question : « Et si l'on saisissait cette occasion de rebâtir, aussi...l'impalpable ? ».

■ En conclusion, le candidat aurait pu rappeler que Nancy Huston profitait de l'évocation de la destruction de Notre-Dame, Nancy Huston pour réfléchir à l'identité (personnelle et collective), à son lien avec les lieux et les récits. Et qu'elle substituait, à la question de la reconstruction de Notre-Dame comme bâtiment, celle de la redécouverte de son sens.

Pistes pour le développement

Le texte était riche, et offrait plusieurs possibilités de développement personnel au candidat.

Il pouvait choisir un thème abordé dans le texte, ou une citation. Nous avons entendu un excellent développement sur un sujet bien choisi, « **qu'est-ce que le "nous" ?** ». Le texte abordant la notion de l'identité, il était possible de se demander si l'identité (individuelle, collective) pouvait être définie, circonscrite. Ou encore, **quels sont les rapports entre l'identité collective (c'est plutôt celle-ci qui est envisagée dans le texte) et l'identité individuelle ?** Il était bien entendu possible de poser la question « **qu'est-ce que l'identité française** », car c'était l'une des questions posées par le texte, mais peu de candidats s'y sont risqués, cette question appelant des réponses plus personnelles, plus politiques et sans doute plus engagées. Le candidat pouvait également choisir un passage du texte. La citation suivante était particulièrement stimulante : « **Tous, nous sommes des créatures de symbole et de récit.** Tous, nous nous racontons des histoires au sujet des villes que nous habitons. Leurs monuments, que nous connaissions bien ou mal leur passé réel, se marient à nos souvenirs et s'intègrent à notre identité. » Chacune des trois phrases constituant cette citation aurait pu, à elle seule, fournir un beau sujet de développement ; les trois phrases à la suite offraient des pistes plurielles et néanmoins cohérentes.

On le voit, plusieurs sujets étaient possibles. Le candidat doit privilégier un sujet stimulant, en rapport avec le thème ou l'un des thèmes du texte, ni trop vaste, ni trop restreint, sur lequel il aura quelque chose à dire et pour lequel il saura mobiliser des références

culturelles. L'important, c'est que le sujet soit problématisé, qu'il appelle une réponse nuancée, complexe, et en plusieurs temps. Du choix du sujet dépendent donc ceux de la problématique et du plan. La citation mentionnée dans le paragraphe précédent amenait une question : **quels sont les liens entre identité et espace ?**

Plusieurs plans pouvaient répondre à cette question. Mais il était possible de montrer que 1/l'identité, personnelle ou collective, se détermine/se tisse/se façonne dans un pays, un paysage, une région, une ville ; que nous ne sommes pas des êtres « hors-sol » ;

2/ qu'il s'agit d'une influence, et non d'un déterminisme ; que d'ailleurs cette influence est réversible, et que nous façonnons le paysage autant qu'il nous façonne ;

3/ et qu'enfin cette identité est construite par des mots, autant que par des pierres : elle est de l'ordre du récit, voire de la fiction.

Afin d'étayer l'argumentation, le candidat pouvait mobiliser de très nombreuses références.

Nous en donnons ici un certain nombre, à titre d'exemples. Il n'est évidemment pas question de les maîtriser toutes : le candidat n'est pas jugé sur la quantité de références qu'il utilise, mais sur leur qualité, c'est-à-dire sur la pertinence des exemples retenus, et sur la manière dont il les développe. Dans la première partie, il était possible d'évoquer la théorie des climats de Montesquieu, les *Regrets* de Joachim du Bellay, les descriptions de lieux par Balzac qui permettent, selon lui, de comprendre les personnages qui y vivent, la peinture expressionniste (dans « Le Cri » de Munch, les sentiments du personnage central sont transposés dans le paysage), les écrivains régionalistes comme George Sand, Pagnol...

La deuxième partie, consacrée à la manière dont les hommes modifient le paysage et y laissent leur empreinte, pouvait s'appuyer sur Robinson Crusoé, sur la fin de *Candide* (« il faut cultiver notre jardin »), sur la fondation de Lavinium par l'exilé Enée, sur les monuments aux morts marquant tout le territoire français...

Enfin, on pouvait citer, dans la troisième partie, consacrée à la mise en récit de l'identité, les romans de Modiano et/ou de Georges Perec, où la recherche des traces laissées dans la ville ne suffit pas à circonscrire l'identité. Les sagas islandaises, les épopées, les légendes liées à la fondation d'une ville ou d'un empire, les nouvelles de Nerval enquêtant sur son passé et celui des vieilles régions de France ou d'Orient, la notion de « roman national » pouvaient tout aussi bien être évoquées.

Remarque : le jury n'attend pas des candidats qu'ils mobilisent autant d'exemples. Les exemples ci-dessus ont été fournis afin de montrer aux candidats comment ils pouvaient, en s'appuyant sur des œuvres connues, ou étudiées au lycée, étayer leur argumentation. Ils sont destinés à faire comprendre aux candidats ce que le jury entend par « exemple culturel ».